Extraits de « Un cœur de combattant,

le voyage d'un homme à travers le monde du combat »,

de Sam Sheridan, 2007

(traduit par Sébastien Derrey : n'étant pas traducteur, ces textes comme les suivants sont entièrement à revoir. J'ai parfois mis entre parenthèses et en bleu les termes que je n'ai pas réussi à traduire)

Ch.2 Règle numéro 7, fight club

Ce n'est pas quelque chose qu'il peut contrôler, être quelqu'un qui saigne facilement, aussi peu qu'un type avec une mâchoire en verre peut faire quelque chose du fait de ne pas avoir de paire de moustaches.

F.X. Toolen *Rope Burns*

Ça a commencé quand je suis rentré dans la pièce du fond du club Amherst Athletic à Amherst, Massachusetts, une petite ville universitaire dans la Nouvelle Angleterre pastorale. J'étais de retour à la maison, pour rendre visite à ma mère après une saison de feu avec les Gila Hotshots. Décembre et janvier dans le Massachusetts étaient des briseurs de record de froid, jusqu'à des moins 40 la nuit.

Le club Amherst Athletic avait une sombre et petite pièce avec des tapis sur le sol et des rangées de gants et de protège-tibias et des équipements variés d'entraînement d'arts martiaux. Le plâtre était creusé de silhouettes humaines là où les gens avaient été écrasés contre le mur. J'étais curieux. Je posais des questions, et commençais un peu à m'entraîner là, et j'ai été abasourdi de découvrir que le MMA était arrivé aussi loin.

Tout le monde à peu près a entendu ou vu des clips de l'Ultimate Fighting Championship (UFC), qui a commencé aux Etats Unis en 93, qui se tient dans le célèbre octogone, un mur haut, une cage octogonale reliée par des chaines pour les combattants qui s'y battent. L'Ultimate Fighting était commercialisé comme la réponse aux questions qui ont persisté depuis le boom du karaté dans les années 60 : quel style était plus efficace ? Mon kung-fu tigre-grue est beaucoup plus meurtrier que ton karaté d'Okinawa. Et bien, à présent vous pouviez en faire la preuve. Qui gagne quand un bon boxeur rencontre un bon kickboxer ? Quand un lutteur combat un expert de kung-fu ? Nous pouvons répondre à ces questions en combattant avec « aucune règle », évoquant les antiques compétitions des gladiateurs, et satisfaisant la soif de sang de la foule. Depuis lors, l'UFC a bougé au travers d'événements et des incarnations variées, il a ajouté des règles élémentaires et l'utilisation d'un arbitre, a été soumis aux invectives politiques et eu des problèmes de gestion. Pendant un moment il

ne passait même pas sur la télé par câble. Mais l'UFC a survécu entièrement grâce à une base de fans populaire qui elle aussi s'entraîne et, c'est plus important, combat.

C'est une base de fans qui combat. Elle est intéressée et attirée par les combats, les bagarres, les films d'action, les questions du type - qui est le plus dur ? On l'estime « petit blanc », et, jugeant d'après les images de foules à l'UFC, elle est essentiellement blanche, mâle, et tatouée – les privés de droits civils, brûlant de tester leur virilité, en colère avec leur père ou la situation ou *quelque chose* – bref, mon peuple.

Les premiers UFC ont été dominés par un brésilien élancé nommé Royce Gracie, qui gagnait en amenant le combat au sol et en utilisant le jiu-jitsu brésilien pour contrôler ses adversaires. Royce et sa famille de jiu-jitsu tenaient le monde des arts martiaux américains sur la tête. Tous ces gars qui faisaient du karaté depuis 20 ans, qui avaient leurs propres écoles, réalisaient soudainement qu'ils avaient une faiblesse flagrante : le sol. Si un combat venait au sol, et ils y viennent souvent, leurs coups de pied et de poings tant vantés étaient inefficaces. Les gens se précipitèrent pour apprendre le jiu-jitsu brésilien. Ce qui a évolué était un style connu comme les arts martiaux mixtes, ou MMA, où les pratiquants « mélangent » différents arts martiaux pour faire un combattant complet. On mélange la boxe et le kickboxing et la muay Thaï avec la lutte libre et le jiu-jitsu, peut être un peu de judo, tout ce que vous voulez. Il faut juste être sûr que ça marche.

Bien que savais que l'UFC était encore dans les parages – j'étais tombé à l'occasion sur des petites annonces qui en parlaient à la télévision – en trouver dans ma propre ville dans l'ouest du Massachusetts était dur à croire. Je découvrais bientôt qu'il était partout. Il y avait plusieurs centaines de manifestations entièrement amateurs par an aux Etats Unis. Ce n'est pas comme la boxe amateur avec casque ; c'est sérieux. Votre seule protection est un protège dents, une coquille, et des petits gants sans doigts pour que vous puissiez cogner votre adversaire à la tête sans vous casser les jointures des doigts mais en étant toujours capable d'attraper et de lutter. C'est du combat réel, et vous pouvez vous faire battre là dedans. Même s'il est parfois appelé NHB pour « no holds barred » (« tous les coups sont permis »), il y a des choses qu'on ne peut pas faire : coup de tête, gougeage des yeux (eye gouging), hameçonnage (quand vous hameçonnez la bouche d'un gars avec un doigt ou deux), cogner à l'arrière de la tête. A part ça, tout est bienvenu ; on peut donner des coups de genou et de coude, on peut étrangler, vous pouvez lui tordre la cheville jusqu'à ce qu'il soit soumis.

Pendant des semaines, piégé dans le froid du plein hiver qui saisissait la Nouvelle Angleterre comme un immense python clair (airy), je continuais à revenir à l'idée d'un combat de MMA. J'avais goûté au combat en Thaïlande, mais ça n'avait pas été assez ; ça s'était terminé trop vite. Je n'avais pas appris assez ; mon combat était encore faible et imparfait. S'entraîner et combattre en MMA serait une chance pour compléter mes compétences de combattant. J'étais toujours effrayé qu'il y ait tant de choses que je ne connaissais pas et je n'étais pas à l'aise avec ça. Je venais de vendre l'histoire de la Thaïlande au *Men's Journal,* et je me rendais compte qu'il y avait peut être là un moyen pour moi de trouver quelqu'un pour financer mon entraînement : en écrivant dessus. J'ai décidé de contacter un éditeur avec quelques idées pour voir où ça me mènerait, et curieusement, il a été enthousiaste. Il m'a demandé pourquoi j'étais si intéressé par le fait d'apprendre assez pour se battre dans une cage. Je lui ai dit que je voulais apprendre les compétences, apprendre comment se battre sans règles, mais il y avait plus.

Les combattants de MMA fichent la frousse d'une manière que n'ont pas les boxeurs et les kickboxeurs. Ils sont sauvages. Quand vous allez au sol, il y a un désespoir dans la lutte pour la domination qui alimente une férocité que vous n'avez pas dans d'autres sports. Je trouve ces combattants effrayants à la manière dont le « monstre sous le lit » fout la frousse. Des têtes rasées, muscles saillants, et, par-dessus tout, la colère, les yeux mordus (? snapping) de colère. Il n'y a pas de relâchement ; vous en versez jusqu'à ce que vous gagniez. Vous le frappez, il se replie, et vous l'envahissez. Et qui que ce soit gagne le combat, le signifiant tacite de la victoire est *j'aurais pu te tuer.* Il n'y a pas d'excuse dans les règles. Si nous étions tout seul, au fond d'une allée ou sur une île déserte, et que nous nous étions battus sans tous ces gens qui regardent, alors je t'aurais tué.

J'étais attiré par la chanson de la sirène de la violence, la face obscure de la pièce de la masculinité. Pourrais-je trouver ma propre rage ? Pourrais-je en profiter ?

Le copropriétaire et entraîneur à l' Amherst Athletic était un africain expatrié nommé Kirik Jenness, un grand, mince gars blanc qui avait fait du MMA sa vie. Il faisait marcher le plus grand site web de MMA au monde et s'entraînait et combattait depuis 30 ans. Il avait une longue liste de contacts, mais quand je lui ai demandé où pouvait être le meilleur endroit pour s'entraîner, il m'a dit, « probablement chez Pat Miletich dans l'Iowa. Il a là quelques uns des meilleurs combattants au monde, et il n'y a rien d'autre à faire dans l'Iowa que se battre ».

J'ai appelé tout le monde et pensé à la Floride, et l'Oregon, et à quelques autres équipes ; mais ce que je continuais à entendre là-dessus était l'Equipe Miletich dans l'Iowa. J'ai parlé avec le légendaire Pat Miletich sur son portable. J'étais nerveux, parlant trop fort, et il était serein et enthousiaste. « bien sûr, ça s'rait drôle, frérot » dit-il. Sans hésitation.

Alors j'y suis allé.

(…) juste au moment où je franchissais la porte j'échangeais un salut de la tête avec un homme de taille moyenne, aux larges épaules. Il avait une épouvantable paire d'oreilles soigneusement en chou-fleur et un visage agréable et cabossé qui maintenait un air d'enfant. Pat Miletich.

Pat Miletich, la « sensation croate », est né et a grandi dans l'Iowa (il n'a rien de croate à part son nom) et il est devenu l'un des combattants les plus couronnés de succès de l'UFC – ayant gagné 5 titres des 77 kg – en étant le combattant le plus compétent dans le jeu au niveau technique. Il avait compris avant tous les autres la nécessité de diversifier et d'emprunter à différentes disciplines, et le bilan est qu'il est maintenant largement reconnu probablement comme le meilleur entraineur de MMA au monde.

Pat a aussi la réputation d'être un type bien ; comme disait Kirik « le type plus gentil dans le sport ». il serra ma main et me fit faire un tour rapide de la salle toute neuve, peinture blanche fraîche et équipement neuf partout. (…)

Ce soir là, un vendredi, j'ai commencé l'entraînement. Le « sparring » signifie juste la pratique du combat, debout, en rounds habituellement de 3 minutes avec des pauses de 30 secondes ou des

rounds de 5 minutes avec des pauses d'une minute. On porte un casque et des gros gants de 16 onces (450g), et une coquille et un protège-dents et des protèges-tibias, et on se cogne les uns sur les autres. On se donnait des coups de pied, de poing, on s'agrippait (ce qu'on appelle le « clinch »), et les lundis on attaquait les projections (« takedowns »), dans lesquelles on amène son adversaire au sol de manière à se retrouver au-dessus. Le casque vous protège des coupures, mais il y avait toujours des KO et plein de commotions et de nez sanglants alentour. Le club de Miletich est célèbre pour ses sparrings durs les soirées des lundis et mercredis (mardi c'étaient des sparring légers), et je pensais que je me débrouillais jusqu'à ce que Pat m'empoigne et me dise « hé, Sam, viens t'entraîner avec le champion du monde poids lourd. » Que pouvais-je faire d'autre que répondre oui ?

Une minute plus tard, je me suis trouvé à faire un sparring avec Tim Sylvia, 1m83 et 118 kg. Il était si gros et si fort que je ne pouvais pas vraiment m'approcher de lui, et les quelques fois où je l'ai touché c'était comme donner des coups sur un arbre. Il l'acceptait si facilement de moi (was taking it so easy on me) que je pouvais vraiment voir et penser, ce qui était très gentil de sa part. Je connaissais un peu des choses sur lui, qu'il était du Maine, alors j'ai essayé de parler du Maine entre les rounds pour le garder dans une humeur amicale. C'était une stratégie clé, parce qu'il aurait pu me détruire facilement, si il avait décidé seulement de laisser aller fort quelques coups au corps. Il ne portait pas de casque. Sa tête était massive, dure (austère), comme une statue de pierre avec un front saillant et une mâchoire anguleuse. C'était un type gentil ; il m'a donné quelques grands coups, mais en aucun cas proches d'être aussi mauvais que ce qu'ils auraient pu être.

Après l'entraînement il y avait une chaleur rayonnante dans la salle, l'air comme un sauna de vingt ou trente types suants et saignants de tout leur cœur. Des gens affalés sur les tapis, discutant par groupes de deux ou trois de leurs erreurs de sparring, ou des combats vus récemment à la télé. L'ambiance était excellente ; même si je n'en faisais pas partie, je pouvais sentir la camaraderie. Cela me faisait sentir juste un peu plus seul quand j'ai rangé mes affaires et que j'ai traversé en boitant le parking et une série d'escaliers en bois branlants jusqu'à la maison.

L'eau qui sortait du robinet de l'hôtel était moussante et haute sur tige (leggy), et j'ai laissé un sérieux bord de crasse sur le verre. Ça n'avait pas trop mauvais goût, pourtant. La lumière de la cuisine ne marchait pas. J'ai trébuché en avançant dans le noir et me suis douché (cette douche était la seule bonne chose dans ma vie depuis des semaines) et me suis préparé une assiette de haricots. Je me suis forcé à manger quelques bouchées mais j'étais trop fatigué pour manger

J'étais déjà en morceaux. *Ça va être dur,* me suis-je dit avec une pointe de désespoir. Je ne m'étais pas entraîné comme ça depuis des années. Je soupçonnais que 29 ans allait être bien différent que 25 ans. Cependant je m'étais engagé – j'allais me battre, alors le mieux était de se préparer.

J'ai essayé de rentrer dans une routine le plus vite possible. Lundi, mercredi et vendredi étaient les jours de sparring (le lundi avec projections), et ces jours-là je courais et levais un peu de poids le matin, tandis que les mardis et jeudis étaient dédiés entièrement au grappling : un cours de base à neuf heure et un autre à 17h30, puis ensuite un cours avancé de 17h30 à 18h30, quand les types expérimentés m'entortillaient en nœuds à plusieurs reprises, arrachaient mes bras, faisaient craquer mes chevilles.

Il n'y a rien de plus effrayant que d'être au sol avec un type qui sait vraiment ce qu'il fait ; c'est comme être dans l'eau avec un requin. Vous vous débattez, désespéré, essayant de vous échapper, et tout d'un coup vous ne pouvez plus respirer, vous étouffez, et vous ne pouvez rien voir, vos bras sont tordus dans tous les sens, et vous « tapez » et alors tout est fini. « Taper », une petite tape sur votre adversaire, ou sur le tapis, c'est comment vous montrez que vous concédez le combat. Il vous a attrapé dans une « soumission ». une soumission c'est quand prenez votre adversaire dans une clé de bras, ou de cheville, ou un étranglement, ou un millier d'autres choses, quand vous avez menacé votre adversaire essentiellement de lui casser un membre ou de le rendre inconscient parce que vous avez pincé ses carotides.

Le combat pour la soumission est une partie énorme du combat au sol. Il est au cœur du MMA et c'est l'une des raisons pour lesquelles le sport a un petit public cultivé (has a small, educated following). C'est quelquefois dur pour les observateurs non éduqués de comprendre que pendant que les deux types roulaient au sol dans tous les sens, un type aurait pu casser le bras de l'autre et que l'autre l'a admis. Une soumission peut arriver en quelques secondes ; le « jeu au sol » est extrêmement technique et traite de comment se placer et déjouer (ou devancer) son adversaire ; il s'apparente beaucoup au jeu d'échec.

Ayant fait de la Muay Thaï et de la Boxe, ma manière de combattre debout était ok – pas bonne, en aucun cas, mais j'avais au moins une idée de ce que je voulais faire. Mon jeu au sol, cependant, était inexistant. Je n'avais jamais lutté même au lycée. Les gens se demandent pourquoi l'une des meilleures salles de MMA au monde est dans l'Iowa, mais quand vous réalisez que certains des meilleurs lutteurs au monde viennent de l'Iowa, ça commence à faire sens. J'en suis venu à redouter les jours de grappling, et les lendemains matins, je me réveillerais avec tout le corps à l'agonie. J'ai commencé à appeler cela « inflammation-de-l'accident-de-voiture », cette sensation d'avoir été dans un accident de voiture la veille au soir, quand tout est tendu et noir et bleu, y compris les petits muscles dont vous ignoriez l'existence. Sortir du lit prit 10 minutes.

La seule autre fois où j'ai été tabassé comme ça était après le marquage (?branding). Durant mes années au collège j'ai travaillé un été dans le plus grand ranch de bétail du Montana, et j'ai aidé à marquer pendant trois jours, à castagner les veaux, tard dans la saison quand ils sont devenus gros. Ces veaux pouvaient vous piétiner et vous envoyer dans la merde, comme si on vous avait mis dans un mixeur.

Pendant ces deux premières semaines, j'ai souvent quitté le sparring pour étancher un nez saignant, un événement commun chez Pat. Il y avait toujours quelqu'un qui se précipitait sur le papier toilette. Les gens riaient, riaient en feignant la colère (in faux anger), « Nettoie ton bordel ! » et Tim était ravi de pavoiser « Sam ne peut pas retenir sa boue ». Je me suis entraîné avec plusieurs personnes différentes, mais le pire de loin était Tim ; chaque fois que je lançais un coup de pied de jambe arrière, il l'attrapait et me plaquait, sans faute. Ses mains étaient comme des marteaux de forgeron, et s'il avait posé quelques coups durs au corps, je serais probablement mort. J'hésitais entre essayer de le frapper et ne pas vouloir l'énerver. Il me piégeait dans un coin et ma vie minuscule passait en un éclair devant mes yeux tandis que je me démenais. Une fois il m'a lancé un coup de pied tournant arrière, et j'ai fait un bond de côté et il a frappé le mur comme une boule de démolition. Je lui ai

lancé un sale regard et j'ai presque arrêté le sparring : *Est-ce que tu essaies de me tuer ?* Après, quelqu'un m'a dit que j'avais la même taille qu'Andrei Arlovski, le prochain adversaire de Tim.

Je me sentais un peu comme le nouvel élève à l'école. Les gens me regardaient. Ils voulaient me tester, bien que je ne sois pas très bon, alors ça n'a pas duré. Plusieurs fois pendant mon séjour j'ai vu dehors des combattants pro venir s'entraîner, et tout le monde s'est mis en rang pour leur botter le cul. Les gens se faisaient marteler ; c'était un lieu rude et on n'avait pas envie de rentrer sans prévenir et de commencer un sparring parce que ces gars vous massacreraient.

En quelques jours, j'ai rencontré un type nommé Marshall Blevins, un ingénieur d'industrie d'à peu près mon âge qui était avec Pat depuis 2 ans et demi. Marshall combattait en kickboxing amateur et a gagné les titres régional, national, et nord américain, mais il disait en plaisantant qu'il était encore nerveux avant une soirée du mercredi. C'était un type décontracté aux manières laconiques, et très serviable, qui me donnait des tuyaux. « ça ne prend pas longtemps de se faire marteler au cours du mercredi si tu ne veux pas être là », disait-il.

« je me rappelle d'un sparring avec Jens (Pulver) pour la première fois ; il m'a assommé avec un coup de pied à la tête. Beaucoup de ces gars tu ne veux pas leur montrer que tu as mal, mais tu prends un coup à la tête (you get booted in the head), heurte le mur, et chute par terre. .. et bien, tu te secoues et mords ton protège-dents et recommence à balancer à nouveau. La plupart de ces gars sont comme ça – tu leur fais mal, ils reviennent deux fois plus dur ». Il souriait et riait.

Bien que je pense qu'ils y allaient doucement avec moi parce que Pat m'avait présenté comme un écrivain, c'était pourtant très rude. J'ai pris un coup particulièrement dur un soir et je pouvais sentir le sang affluer en un fin courant hors de mon nez. Le jour suivant mon visage entier était gonflé. Pat m'a regardé et a rit. « Est-ce que tu t'es cassé le nez ? »

« Non, non, il est juste contusionné », lui ai-je affirmé. Je ne l'ai pas cassé. Pas du tout.

Pat semblait moins sûr.

J'ai entendu des critiques sur la salle de Pat, que l'entraînement est trop dur, que les gens se blessent et n'apprennent pas assez. C'est un lieu dur pour apprendre, et on devient réticent à prendre des risques et à essayer des nouvelles choses quand on se fait taper dessus. Cependant, le MMA est un sport très rude ; la solidité est essentielle. On a besoin d'être solide, d'avoir une solidité de tout le corps pour réussir. Ce soir mon visage dans le miroir semblait déformé, un gonflement tuméfié énorme sur mon né et entre mes yeux ; le sang s'est stabilisé en quelques jours pour me donner deux yeux noirs, comme du maquillage sous la peau.

Parce que je ne connaissais rien de mieux, j'ai persévéré. J'ai continué à être frappé et jeté sans compter par Tim, par les autres poids lourds. Je finissais tout le temps sur le cul, mais une fois, au milieu de la semaine, tandis que nous étions tous en train de partir et que, étourdi, je me rassemblais sur le sol (je rassemblais mes morceaux sur le sol), Pat fit une remarque avec un rire, « Sam, tu vas être incroyablement tenace dans deux mois, » (you're going to be tough as hell) et mon cœur s'est gonflé. Je savais qu'il essayait seulement de me remonter les esprits, mais ça marchait.

La Team Miletich, ou team MFS (Miletich Fighting Systems), est l'écurie de combattants de Pat, une pour chaque catégorie de poids de l'UFC. Son équipe apparaît comme une fine fleur de l'UFC. Jens Pulver, « little Evil », à 70 kg, est 5 fois champion du monde. Matt Hughes a été et est toujours le combattant de 75 kg dominant après que Pat ait laissé le créneau vide gagnant 6 titres ; Jack Black et « Ruthless » Robbie Lawler combattait aussi à 75 kg (….) Bien sûr, l'équipe est un concept tournant, avec des joueurs changeant à mesure que leur statut monte et descend – tout ça c'était dans la première partie de 2004.

C'est un peu comme rentrer dans une salle de boxe où Trinidad, De la Hoya, Roy Jones Jr. Et Lennox Lewis s'entraînaient tous ensemble avec 10 de leurs amis. C'est intimidant ; le gars avec qui vous allez faire un sparring a son poster sur le mur. Et les types de seconde zone sont tellement bons, c'est comme dit Tony, « tu ne peux pas faire une pause » parce que n'importe qui ici t'en fera voir, n'importe qui ici le mercredi soir peut être dur à gérer.

Pat avait d'une certaine manière soudé tous ces combattants ensemble. Ils l'avaient recherché et avaient bougé jusqu'à l'Iowa pour être avec lui.

Pat a grandi en luttant et jouant au football et en se battant avec ses frères. Il a lutté au collège, après que son père, le coach de football, soit mort, et a changé ensuite pour le kickboxing et la boxe. Il a eu la chance en cela que Davenport, une autre cité des Quad, avait une excellente salle de boxe ; de grands pros en étaient sortis : Michael Nunn, Antoine Echols sous Alvino Pena. Pat a boxé professionnellement, étudié le jiu-jitsu brésilien avec Sergio Monteiro à Tampa et la Muay Thaï avec Long Longley dans l'Illinois. Il ne faisait pas seulement que mélanger son entraînement, il trouvait les meilleurs entraîneurs dans le pays. Il était révolutionnaire en ce qu'il combinait ces éléments de combat mieux que n'importe qui l'avait fait avant. A l'UFC, avant Pat, les gens s'en tenaient à leur propre discipline et essayaient de l'utiliser pour tout, ou peut être pour être capable de faire quelques trucs bien. Pat était l'un des premiers à être capable de tout faire : il pouvait boxer, il pouvait lutter, il avait les soumissions, et il avait compris comment les mettre tous ensemble – particulièrement les transitions entre les choses, qui sont à mon avis peut être la partie la plus importante d'un professionnel de MMA. Il pouvait trouver un maillon faible dans n'importe quel combattant qu'il rencontrait. Et faisant son entrée à un moment où le MMA en Amérique était dans son enfance, il était un combattant autodidacte. Il avait dû mettre ensemble les éléments tout seul, mélangeant dans son propre « laboratoire » le combat debout et au sol qu'il aimait.

J'avais deux petits yeux noirs, et tout mon corps était à l'agonie. Souvent je me réveillais avec les jambes, le tronc, le dos, les épaules, les biceps et les avant-bras tout hurlant.

Un soir après le grappling, mes biceps faisaient tellement mal que je pensais que j'allais m'évanouir. Je ne pouvais pas cacher la douleur ; j'étais « en défense » (c'est un terme de soins médicaux d'urgence pour le comportement inconscient de protection, quand les gens aux cous brisés dans les accidents de voiture, par exemple, font un tour en faisant ventouse sur leur cou avec leurs deux mains). Les gens me demandaient si ça allait, si je m'étais blessé les bras. Il y avait beaucoup de camaraderie, mais je n'étais pas encore admis. Au lieu de cela, je tendais l'oreille et m'imbibais de ce que je pouvais de l'extérieur. J'ai parlé à Pat de mes biceps douloureux et il a eu l'air pensif et a massé un peu mes bras et m'a demandé « tu es sûr que ce n'est pas un cas de maladie-de-mauviette ? » et il a ri avec moi. Pat est juste si naturellement dur – de tous ses combats il n'est jamais tombé pour un coup à la tête – qu'il ne comprend pas bien les simples mortels.

A cette époque mon grappling a commencé à se développer, j'ai commencé à me faire des amis de quelques-uns des prometteurs, les jeunes pros et les amateurs passionnés.

Le Fitness des Champions est un lieu sérieux. L'haltérophilie était dirigée par Dale Ruplinger, un ancien M. Amerique, M. Olympia, M. Univers. La jolie fille derrière le bureau de réception, Emily Fisher, avec la queue de cheval et l'accent du sud, avait combattu 7 fois et battu 3 gars au MMA. Son mari, Spencer Fisher, était l'un des meilleurs combattants non-UFC de la salle, avec un record de 10-0 en pro, et ils étaient la première équipe mari-et-femme à être ensemble sur la même affiche de MMA à la International Cage Competition du Minnesota. Le chiropracteur, DR. Mark Schmall, faisait du grappling et avait commencé le combat debout quand je suis arrivé. J'ai tourné avec lui quelquefois, et il était ravi de m'attacher en nœuds de haut en bas.

J'ai appris à connaître un peu mieux Tony « le monstre » et j'ai découvert que nous étions allé à la même école secondaire ; ma mère était même l'un de ses professeurs. Tony est un personnage, et il y a une image célèbre de lui lors d'un combat en cage au Canada, dans laquelle il est recouvert de sang, en rage. Il avait pris un coude dans le front, cela saignait si fort que l'arbitre a arrêté le combat, et Tony est devenu temporairement fou. Il avait une telle émotion qu'il s'est évanoui et ne s'est pas rappelé qu'il s'était déchainé autour du ring jusqu'à ce que Pat et Matt Hughes l'aient trainé dans son coin et lui aient recouvert le visage avec une serviette, comme un animal. « Je pouvais me battre sans problème », disait Tony. « Si j'avais la vue troublée, c'était mon problème, tu sais ? C'était cosmétique, une éraflure sur le capot. On ne jette pas la voiture parce que l'essuie-glace est cassé… j'avais une telle émotion que maintenant je peux comprendre qu'on plaide la démence passagère. » Il tenait aussi une fièvre de 40° et avait dégueulé la nuit avant le combat.

(…) la Team Miletich n'est pas seulement un mot ou un spectacle (gig) pour ces types ; c'est une partie intégrante de leurs identités. Comme le disait Tim Sylvia « beaucoup de ces combattants viennent de foyers brisés, et la Team Miletich est leur famille. » Pour eux tous c'était une grande fierté et un honneur d'être invité à faire partie de la Team MFS. Ils avaient tous des histoires au sujet de l'arrivée dans l'Iowa et l'intimidation et la peur qu'ils avaient ressenties, mais il n'y avait pas de bizutage ni de tabassage, pour lesquels les Lions de Den et d'autres camps sont tristement célèbres. Faire partie de la Team MFS a plus à voir avec la chimie et les biens immatériels : est-ce que Pat d'apprécie ? est-ce que tu lui montre ton éthique de travail ? est-ce que tu t'entends avec les autres gars ?

Tony, comme beaucoup de combattants, est sans réserve lorsqu'il parle de lui-même. Je pense que la nudité du combat en public, l'exposition devant tous ceux qui voient et jugent la « qualité » d'une personne, font des combattants de bons sujets d'interview. Ils parlent de tout. Pour Tony, « les Arts martiaux sont une affaire de respect et de discipline, de savoir. Le combat c'est différent. Le combat est une affaire d'ego. Quand on combat, je vais te baiser. Prouve moi que j'ai tord ; prouve moi que tu es plus fort que moi. » Et pour Tony, l'ego n'est pas l'ego négatif « Oh, regardez-moi », c'est plus une affaire de connaissance de soi-même et de dévouement total à la mise à l'épreuve et se pousser aussi loin que possible, une manière de se connaître entièrement. »

Un mercredi soir, Tony « sparrait » avec un amateur prometteur nommé Kenny, et Tony commençait à enrager parce que Kenny n'y allait pas assez fort. Alors Tony levait ses bras grand ouverts et laissait Kenny commencer et le frapper et le cogner ouvert (hit him flush and open) et sans protection, et puis il refermait et punissait Kenny jusqu'à ce qu'il se détourne de peur et d'hésitation. Alors Tony

ouvrait à nouveau, à moitié railleur et à moitié enragé, jusqu'à ce que finalement il projette Kenny durement au sol et lui broie les entrailles. Alors il relevait Kenny, l'embrassait et ils parlaient un peu.

Plus tard j'ai pu surprendre une conversation de Tony à ce propos et il disait, « Jenny a la vitesse, la technique, tout, mais il manque un peu de confiance… je l'ai en quelque sorte pris sous mon aile et j'essaie de l'aider. C'est très bien si nous nous cassons la gueule ici tant que nous ne perdons jamais en face de quelqu'un en dehors de cette salle. » c'était l'attitude répandue : vous vous entretuez les uns les autres à la salle, et alors le combat qui a lieu ailleurs est facile. J'ai entendu encore et encore de la part d'autres combattants amateurs que les gens avec qui ils « sparraient » dans la salle étaient dix fois plus durs que n'importe qui qu'ils avaient rencontré dans la cage.

Justin Brown se lia d'amitié avec moi dans un cours de grappling, parce qu'il se souvenait ce que c'était d'entrer et de ne connaître personne. « Les gens ici étaient gentils avec moi et m'ont pris sous leur aile, alors maintenant j'essaie d'aider certains des nouveaux ».

Justin avait 27 ans et son 4-0 en amateur, venait de commencer. « tu dois te démerder ou tu te fais arracher la gueule » disait-il en riant. Il était divorcé avec 2 enfants, et s'occupait de 2 boulots – comme manager à un Hy-Vee local (une chaine de supermarchés) et comme videur à Daisy Dukes, un club de strip tease. Il ne voulait pas se battre dans la rue parce que cela pourrait fait mal à la crédibilité de la salle. Justin venait de Des Moines et disait du ton badin que dans l'Iowa la mentalité est « baiser » ou « se battre ». « si tu baises pas, tu peux aussi bien trouver quelqu'un pour te battre. Tu resterais assis dans un bar et quelqu'un s'approche et dit « allons dehors et battons-nous » - ben, okay. »

La salle (le gym) était un endroit remarquablement égalitaire, et une fois que l'on avait été accepté, elle était amicale et aimable (serviable). Chacun donnait des trucs aux autres ; si on voyait quelque chose, on le mentionnait. « Garde ces mains levées », pouvait crier Tim depuis les lignes de touche, regardant deux amateurs « sparer » à leur propre rythme. Des combattants de tous niveaux étaient là à différents moments, en fonction de leur planning, et la plupart de l'entraînement était donné par des camarades (peers). Les pros pouvaient vous arrêter et venir lutter avec vous – pour vous montrer quelque chose ou donner un petit cours sur le jeu de jambes.

C'est l'une des facettes les plus intéressantes du MMA : la démocratie. Au MMA, il n'y a pas de grand maître, pas de ceintures, aucun système de grades. Le savoir est partagé, alors les bons frappeurs s'entraînent avec les bons grapplers, et ils s'enseignent l'un à l'autre. Des combattants largement supérieurs comme Tony m'ont tout le temps apporté leur aide, et alors, quelquefois je lui parlerais de quelque chose que j'aurais vu les combattants Thaï faire en Thaïlande, et au lieu de me rejeter, lui et les autres écoutaient attentivement. Ils étaient prêts à acquérir des connaissances de n'importe où.

Les soirs de grappling en étaient les meilleurs exemples. La salle était la proie des (remplie de) ceintures noires de judo, sous le coach Humphries, mais les gars du judo venaient tous aux soirs de grappling pour élargir leur savoir. Presque personne là dedans ne s'était entraîné ailleurs, et chacun

contribuait au savoir du groupe. Il y avait les champions de lutte de l'état de l'Iowa, des ceintures noires de jujitsu brésilien, et tout ce qu'il peut y avoir entre cela.

Laissez-moi essayer d'expliquer certains des principes du jeu au sol, comme je les comprends. Tout le monde, plus ou moins, peut comprendre le combat « debout ». C'est la Boxe, le Kickboxing et la Muay Thaï. On tape du poing, du pied, du coude et du genou. Alors vous verrouillez et partez pour une projection, en gros comme à la lutte au lycée, souvent en descendant, rentrant « comme une flèche », et en saisissant les genoux ou les jambes.

Une fois au sol, chaque homme travaille pour la position. On veut toujours être au-dessus ; votre poids travaille pour vous et vous avez plus de contrôle, bien que certains combattants habilles au combat au sol préfèrent mieux travailler d'en dessous. L'homme dessous veut garder l'homme dessus « dans sa garde », ce qui veut dire que l'homme dessous a les bras libres et les jambes autour de la taille de l'homme dessus. Ça ressemble un peu à la position du missionnaire, mais c'est plus sûr pour l'homme dessous parce qu'il peut contrôler les hanches de l'homme dessus, la clé du jeu au sol. L'homme dessus peut frapper et chercher des soumissions, mais il n'a pas un avantage décisif. Alors il cherche à « passer la garde », ce qui veut dire qu'il veut d'une manière ou d'une autre manœuvrer ses jambes pardessus celles de l'homme dessous jusqu'à ce qu'il soit « monté », ou en dehors sur le côté en « contrôle de côté ».

« monter » c'est exactement ce que la brute de l'école primaire avait l'habitude de vous faire ; s'asseoir sur votre poitrine avec ses genoux sous vos aisselles et faire pleuvoir des coups. C'est très dangereux pour l'homme dessous , comme l'homme dessus peut taper impunément et facilement mettre en place des soumissions. L'homme dessous doit se tordre, ruer, et bousculer pour ou bien renverser la position ou au moins revenir dans la garde. Le contrôle de côté est plus stable et polyvalent, et pratiquement tout aussi mauvais pour le gars dessous – il doit revenir en garde. (…) il y a des centaines ou des milliers de variations et de méthodes. Et certains combattants n'essayent même pas les soumissions, ils travaillent juste pour se positionner et essaient de cogner leur homme jusqu'à l'abandon (beat their man into oblivion), le « ground-and-pound » (frappe au sol).

D'autres combattants préfèrent rester sur leurs pieds, comme c'est un peu plus excitant pour la foule et ils se sentent plus en confiance sur leur pieds ; alors ces gars se battent seulement debout et s'entraînent dur pour éviter d'être projeté, ce qu'on appelle le « sprawling » ; quand un homme plonge pour attraper vos jambes et vous mettre par terre, vous jetez vos jambes en arrière, en s'étendant loin de lui, et en atterrissant au dessus de lui avec vos hanches. On appelle parfois ce style « sprawl-and-brawl », et c'est ce que j'essayais d'apprendre.

Je devais apprendre à bouger ma tête. Je sentais l'impact dur et cuisant qui secouait mon monde, la ruée dans mes oreilles comme si j'étais sous l'eau, et je pouvais sentir alors le sang jaillir de mes narines, les gouttelettes éclaboussant mes gants et mon maillot. Je me ruais au-dehors jusqu'au papier toilette, et les salauds de la salle, soulevant des poids, me regardaient avec un mélange de pitié et de déception. Je plaisantais avec Pat que j'allais saigner partout sur mes adversaires pour les

effrayer. Et puis j'épongeais le sang, remettait mon casque, et essayais d'y retourner, jusqu'à ce que je sois explosé à nouveau et répète tout le processus. Sam ne peut pas retenir sa boue.

Je ne parlais pas beaucoup avec Jens Pulver, mais il est l'un des combattants que j'admire le plus, terriblement dur pour 70 Kg, et qui bougeait comme un boxeur pro – il avait gagné quelques combats de boxe pro. A un moment donné, il me dit « tu dois trouver un moyen de survivre ici. Nous l'avons tous fait. Nous avons tous trouvé un moyen de survivre ici à sparrer les mercredis, sur la Colline, pendant les soirs de grappling. »

La Colline. J'en entendais parler depuis des semaines à présent, et finalement un matin Pat m'a saisi tandis que je venais m'entraîner. En compagnie de Mike Whitehead, un prochain poids lourd et un champion national de lutte de l'Oregon, et Tim Sylvia, qui avait un combat qui approchait, nous sommes sortis vers la Colline. J'avais toujours une toux sèche persistante, mais cela allait faire éclater mes poumons, disait Pat. Nous nous sommes garés au sommet d'une petite colline escarpée et venteuse et Pat est resté derrière tandis que nous trois avons baissé la tête pour commencer. Il y avait un sentiment léger d'effroi, de perte imminente.

La Colline est une tueuse parce que ce n'est pas si long et raide que vous ne puissiez pas la prendre en sprint ; vous pouvez. C'est juste comment ça vous tue de la prendre en sprint, mais vous pouvez, seulement à peine. Et alors vous joggez jusqu'au bas et vous recommencez, 6 fois en tout.

Alors vous commencez à écraser la route pavée escarpée, et vous vous sentez okay, et ensuite ça tord un peu, et vous continuez à écraser, parce qu'il y a le coin, et alors si vous pouvez faire *ça,* ça vous taquine, parce que c'est la ligne d'arrivée, alors vous la traversez en « sprint » (en réalité juste un trot court, agité et douloureux maintenant) et vous tenez là haletant comme si vous aviez de l'asthme, respirant difficilement avec une note aigüe dans la poitrine. La troisième est comme si ça devait être la dernière, et pendant les trots lents descendant la colline mes tendons et mon cul brulaient comme si quelqu'un avait injecté dans mes muscles une seringue de poison. Le 5e était comme si je devais mourir, ou peut-être dégueuler un peu, mais alors il n'en restait plus qu'un – tout le monde pouvait en faire un de plus…

J'ai couru sur la Colline une fois par semaine, et je devais le faire en pyramide, en faire 8 et puis 10 et puis 12 la semaine avant le combat. Pat l'avait couru un jour 16 fois. « Je n'ai jamais été fatigué pendant un combat », disait-il. « la seule chose que je savais en y allant c'est que je m'étais mieux préparé et plus dur que mon adversaire, que j'étais en meilleure forme. Je n'allais pas être fatigué, et quand un combat dure jusqu'à 25 mn, c'est vraiment quelque chose. » je me souvenais de l'adage que j'avais retiré de l'observation de la Muay Thaï en Thaïlande : quiconque est en meilleure forme gagne.

Pat me regardait courir et mourir, et d'une certaine manière c'est là que j'ai gagné son intérêt, un peu, parce que j'ai laissé tout ce que j'avais sur la Colline. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était tout ce que j'avais, et j'ai remarqué que depuis lors Pat m'a quelque peu accepté dans sa famille.

Après environ un mois et demi, j'ai combattu lors d'un match de Boxe informel aux Combats du Vendredi Soir du bar local. On pouvait y faire un saut vers 20h30 et s'inscrire pour combattre. Ils m'ont demandé si je combattrais un gars de 100 Kg, et j'ai regardé le gars et dit ouais, parce qu'il

avait l'air gros et mou et avait bu. Des rounds de 3 mn, pour le plaisir du jeu, casque et gants. Tim et Tony étaient là et me soutenaient dans le coin avec enthousiasme, mais le gars était un handicapé et est sorti en balançant et je suis resté là et ai battu l'air (flailed away) avec lui ; il m'a attrapé et je l'ai attrapé, mais mes coups étaient plus directs. Entre les round Tim disait « maintenant tu vois pourquoi un handicapé est dur à battre », est c'est vrai ; beaucoup de combattants non conventionnels peuvent poser des problèmes aux amateurs comme moi – on se fait aspirer dans leur monde handicapé. « N'échange pas, jabe » disait Tim (ce qui veut dire ne reste pas là à échanger coup pour coup avec lui, mais travaille plutôt le jab). J'ai commencé à faire ça au 2e round, et le gars s'est essoufflé rapidement et m'a fait signe qu'il arrêtait (wave me off).

Plus tard ce soir-là, mon nez a gonflé à nouveau, j'ai réalisé que je n'avais encore aucun mouvement de la tête. Je ne vois pas les coups arriver, et je laisse ma tête immobile. Je me suis assis à côté d'un gentil étudiant en chiropractie de 24 ans qui n'écoutait pas et j'ai dit « je ne pense pas avoir la violence pour ça en moi. »

Mais en un sens je plaisantais sur moi-même. Je savais que je tomberais probablement dans le piège de l'humanité : la rage nue alimentée par la préservation de soi et l'ego, l'opposé de l'empathie, qui nous ouvre à la douleur de l'autre.

Le soir du mercredi suivant je restais loin des poids lourd et je sparrais les petits gars et fis beaucoup, beaucoup mieux. Parce que je suis grand, je me présenterais toujours devant les poids lourd, mais ils me dépassaient de 14 ou 18 Kg. Alors je sparrais avec des gars plus légers et les dominais en taille, mais, hey, ça me rendait la vie facile. Je pouvais survivre ; mon nez ne saignait pas. Je commençais à garder les gens au bout de mon jab, où Pat voulait que je le fasse, trop loin pour être frappé en retour.

(…) Je soutenais devant quiconque m'écouterait que ce sport est mal commercialisé. Ils essaient d'en faire un spectacle, de le rendre comme la lutte professionnelle avec fumée et feux d'artifice, quand ils devraient vraiment mettre l'accent sur ses aspects techniques. Le sang se vendra par lui-même ; tout le monde sait combien c'est rude. Ce qui devrait être vendu est le côté technique. Il est perçu comme un genre de lutte professionnelle, quand en réalité c'est un sport technique très sérieux. Il peut être dur à regarder parce que le combat au sol peut être lent et méthodique, chaque homme extrêmement minutieux, comme toute faute minime peut faire le combat ; c'est similaire à la manière dont les boxeurs poids lourd peuvent être prudents avec leur clinchs incessants (qd les boxeurs se saisissent l'un l'autre), parce que n'importe quel coup peut être un KO.

La partie sanglante est accidentelle (d'importance secondaire) ; vous devez le voir comme faisant partie d'un tout plus grand. Les nez et les lèvres saignent quand ils prennent des coups ; ce n'est pas grand-chose. Le type au-dessous se faisant frapper et saignant de plus en plus n'est pas nécessairement en très grande difficulté. Il peut saigner, et pourtant la plupart des coups sont là pour le distraire et l'empêcher de penser pendant que l'homme dessus met en place des coups plus sérieux ou des prises de soumission. Les petits gants veulent dire que les KO et les mauvaises coupures arrivent tout le temps, et une faute et un bon pratiquant de jiu-jitsu vous prendra en soumission et vous fera taper avant même que vous ayez compris ce qui s'est passé. Oui, c'est un sport rude, en particulier maintenant, alors que beaucoup de gens grandissent si loin du combat et

du sang. Mais il n'aurait pas été considéré comme rude il y a cent ou deux cents ans, et avant ça, le MMA aurait semblé doux et exagérément arbitré.

Après avoir regardé les combats pendant un temps, vous commencez à voir combien certains de ces gars sont exceptionnels, pas seulement en tant qu'athlètes mais dans leur maîtrise de soi et leur pensée technique. Bien sûr, Pat a raison : ce n'est pas pour tout le monde. Mais on ne peut pas refuser de dire que c'est un sport légitime, une lutte de volontés, une arène pour l'excellence au même niveau que n'importe quel sport du monde moderne. Les combattants vont dans l'arène déshabillés jusqu'au cœur, à nu devant le monde qui les regarde et les juge. Il vont affronter un homme hautement entraîné dont le but et de les casser et de les détruire.

(…)

Le livre de Barbara Ehrenreich *Rites de sang* est une tentative fascinante par une profane reconnue de comprendre certaines des racines de la violence et de sa « noblesse ». Elle part du principe de la perle d'une idée : *Homo sapiens,* pour la majeure partie de l'histoire de son évolution, était une proie. Il est plus faible, plus petit, plus lent, et sans armes naturelles comme les crocs ou les griffes. Son inclination naturelle penchait probablement vers la survie du groupe, comme celle des singes : jeter des pierres, monter la garde, et courir et se cacher dans les arbres lorsque les prédateurs approchaient.

Comme l'écrit Ehrenreich, « sans doute la plupart de la « nature humaine » s'est sûrement établie durant les 2 millions et demi d'années et quelques quand *Homo* vivait en petits groupes et dépendait des animaux sauvages et des plantes pour se nourrir. Mais il est de mon avis que notre particulière et ambivalente relation à la violence est enracinée dans l'expérience primordiale que nous avons réussi, en tant qu'espèce, à presque entièrement réprimer. Et cela est l'expérience, non de la chasse, mais d'avoir été des proies pour des animaux qui étaient initialement des chasseurs beaucoup plus adroits que nous-mêmes. »

Cependant, *Homo sapiens,* avec son gros cerveau et sa construction d'outils, est devenu le prédateur ultime sur la planète, et de très loin. Ehrenreich soutient que c'est un changement social et acquis, et non un changement de l'évolution. L'homme a appris à chasser en meute, à construire des outils de mieux en mieux. Il a pris la place du prédateur supérieur récemment, pourtant la « structure de son cerveau », son inclination naturelle, est d'agir comme une proie.

La peur fait partie de nos vies – la peur de l'obscurité, de l'inconnu, des étrangers – particulièrement à un jeune âge. La peur d'être mangé est le concept rudimentaire de l'évolution que nous partageons tous. Tous les vieux dieux avaient besoin de sacrifice, dont des formes existent aujourd'hui : *Ainsi le rituel du sacrifice révèle un attribut presque universel de la déité archaïque à laquelle les sacrifices étaient offerts : Il ou Elle est un carnivore.*

Ce que Ehrenreich soutient de manière si intéressante est que l'homme a du subir un changement ; il a une libération euphorique de la peur (c'est programmé à l'intérieur) quand il réalise sa place de prédateur. Cette euphorie est ce qui mène à la sacralisation de la guerre. Elle parle longuement des rites d'initiations et de « virilité » quand les garçons deviennent chasseurs. Tout tourne autour de la réalisation que l'on est le prédateur, pas la proie, et de la joie sauvage de la survie. Pourquoi les

petits garçons jouent toujours avec des pistolets et des épées ? Parce qu'ils contiennent en eux-mêmes les schémas pour dépasser le statut de proie.

Joyce Carol Oates explique dans *Sur la Boxe* que « la plus grande passion de l'homme » n'est pas pour la paix, elle est pour la guerre. Les hommes, en tant que protecteurs évolués de la tribu, sont reliés de manière plus passionnée à la guerre qu'à la paix parce que les hommes les plus guerriers avaient plus de succès dans les âges sombres de la préhistoire humaine.

Les événements sportifs reflètent ce changement acquis de la proie au prédateur. Lorsqu'un boxeur gagne un combat, il pousse ses mains dans l'air et la foule devient sauvage. Il s'est révélé être le prédateur, pas la proie, et la foule par procuration s'identifie à lui. Combien de fans de sport, quand ils parlent de l'équipe qu'ils supportent, s'identifie avec elle au point de dire « Nous » ? comme « On avait pris un coup au Super Bowl mais trop de blessures ».

J'ai toujours envie de dire, « quel « nous », fils de pute ? est-ce que tu es dans l'équipe ? » mais l'émotion du fan est une émotion honnête. Tout le monde veut être le prédateur et sent l'émotion extatique lorsque le statut du prédateur est confirmé. Cela se résume à un remodelage de « Nous ne serons pas mangés aujourd'hui. » C'est un mécanisme de survie qui n'a plus de place dans le monde moderne, où la survie n'est pas une menace quotidienne. Alors elle trouve un ajustement avec les événements sportifs, et elle s'intègre au mieux avec le combat.

(…)

la présence de la foule frappait comme un mur, une entité massive en elle-même. L'endroit était sombre et bondé, un canyon étroit plein d'une humanité grouillante. C'était un monstre chaud qui nous cernait et nous secouait par sa chaleur et son bruit et son atmosphère ; il soufflait vraiment un vent chaud sur nous. Mon siège de presse au premier rang était au milieu d'une mer de journalistes et d'ordinateurs portables. J'ai dépassé et traversé jusqu'à mon siège, embêtant les journalistes, et sortant mon bloc-notes de 5 cm et un stylo j'essayais d'avoir l'air professionnel.

La musique était assourdissante, différents death metal pour chaque combattant. Nick Diaz sortit en premier – un garçon mince, aux cheveux noirs et muni d'un bouc, avec un visage espagnol aristocratique. Il n'avait pas l'air nerveux. La musique changea et Robbie fit son entrée, et par un rugissement la foule nous fit comprendre qui était le favori.

Le combat se déroulait dans l'Octogone, une large arène clôturée par une haute barrière en maille de chaine qui semble au premier abord théâtrale mais qui est vraiment importante. Lorsque le combat va au sol sur le ring, il y a toujours un danger que les combattants se renversent. Au Japon, où les combats du Pride et de Pancrace – aussi de MMA – se tiennent sur des rings comme les rings de boxe, l'arbitre doit arrêter le combat, ramener les combattants au centre, et essayer de les faire repartir de la même position, ce qui non seulement interrompt le cours mais donne au combattant un moment de souffle pour récupérer et peut changer le combat. Au contraire, à l'UFC les combattants peuvent utiliser la cage comme une arme –chose à quoi certains champions de l'UFC ont excellé. Robbie et Nick rebondissent et s'observent à travers l'espace vide, les coins crient les conseils de dernière minute, et l'arbitre donne ses instructions finales. Soudain, le combat commence et la foule rugit par anticipation. Ils veulent voir Robbie écraser ce gamin avec la férocité qui est sa marque de fabrique.

Robbie commence par reculer, cherchant une ouverture, laissant Nick le poursuivre, et viser pour décrocher gros – d'une certaine manière il est un peu hésitant. Il a été tellement confiant jusqu'à ce moment, mais soudain, peut être, il y a là quelques doutes. Il s'est blessé une côte deux semaines auparavant, en tournant avec Matt, et il n'a rien fait d'autre depuis que de travailler son cardio. Il affirmait que ça ne le dérangeait pas, mais la première chose que j'ai pensée quand je l'ai regardé reculer est qu'il était blessé.

Le premier round est plutôt bon, les deux gars se balançant et frappant, et Nick surprenant tout le monde avec sa boxe et son combat debout. Avant cela, il était connu pour être un spécialiste de la soumission qui aurait été meilleur si le combat allait au sol. Il poursuit Robbie avec confiance et commence même à dire des conneries, moqueur. Robbie a l'air furieux, et ils semblent tous les deux se blesser mutuellement. Ce n'est pas catégorique, mais j'aurais donné le premier round à Robbie.

Seulement quelques secondes dans le round suivant, l'impensable : Robbie balance et manque et Nick, avec son petit avantage d'allonge, envoie un crochet fluide et précis qui attrape Robbie derrière l'oreille, et Robbie est fini. Il tombe comme un bœuf assommé, son corps se raidissant dans l'air, terminé sur ses pieds (out on his feet). L'arbitre fait un bond et Robbie essaie de se relever et titube en reculant contre la cage et va à nouveau au sol complètement bourré. La foule éclate et Nick peut à peine y croire. Il a mis KO Robbie Lawler, le type qui allait le tuer.

Une des choses principales qui sépare le MMA de la Boxe est qu'il n'y a pas de décompte à 8 ou 10. Au MMA, si vous ne pouvez pas vous « défendre intelligemment » – si vous êtes sonné ou sérieusement secoué, même pour quelques secondes – l'arbitre arrêtera le combat.

Robbie commence à récupérer et réalise ce qui s'est passé, et son visage est déchirant. Il ne peut pas y croire, son émotion se déchaine partout en lui. Le combat est fini. Je peux le voir se hurler dessus en silence, au monde, courant autour de la cage qui se remplit de personnes.

Je me levais, embêtant à nouveau les vrais journalistes, et filais à la coulisse de Robbie. Il était malheureux, désespéré. Il criait « Putain » plusieurs fois mais il s'affaissait déjà quand Matt, le 6 fois champion de l'UFC lui dit, dans une voix calme et contrôlée « écoute, nous perdons tous. Pat a perdu, Jeremy a perdu, j'ai perdu 2 fois contre le même type, une fois en 17 secondes » et Robbie avait l'air de l'entendre. Pat finit par « maintenant on avance. C'est de l'eau sous le pont maintenant ». les yeux de Robbie étaient sombres et blessés, sa détresse partout le recouvrait, mais je pouvais le voir reprendre de la force grâce à ses équipiers.

(…)

J'ai rencontré Virgil un matin magnifique d'Oakland dans un café auprès d'un parking. Au premier regard il semblait jeune, dans sa trentaine, mais il me dit plus tard qu'il avait 50 ans.

Virgil Hunters était impliqué dans la Boxe depuis 1966, quand ses oncles lui apprenaient le noble art dans la cuisine. « j'entraîne des combattants depuis quelques 20 années, mais avec André j'ai décidé de réévaluer tout l'ensemble. J'ai pu le former à partir de zéro, depuis la racine jusqu'au fruit. » Virgil avait ajouté le Pilates et l'Acceleration et adaptait les entraînements d'André par un programme au jour le jour. « Ça dépend de quoi il a besoin », disait Virgil dans sa voix trainante et calme,

resplendissant dans un survêtement de l'équipe de Boxe des USA. « De quoi avait l'air André hier ? qu'est-ce qu'il a besoin de travailler ? Il y a toujours du shadow et du travail au miroir, mais quelquefois il sparre 3 round et rentre à la maison, d'autres fois il ne sparre pas du tout. Ça dépend vraiment de lui. »

L'œil vigilant de Virgil était le meilleur atout d'André. Virgil était calme et tranquille et observateur, et jamais à sermonner. Je l'ai rarement vu donner des instructions à André ; on avait l'impression que c'était comme si André pouvait le sentir regarder et savoir ce qu'il voulait. En 2 jours, il murmura une fois à l'oreille d'André, pendant une seconde, ou peut être 2 ; néanmoins, il regardait tout le temps, une présence rassurante. « Quelquefois en tant qu'entraîneur tu ne dis rien pendant des jours, tu regardes seulement, seulement alors tu peux être sûr d'avoir vu quelque chose. Tu (le combattant) es couché dans ton lit la nuit, à penser à quel genre de combattant tu veux être, et tu commence à le mettre en pratique, sans discussion, pendant l'entraînement. Tu me montres ce que tu peux faire et je le vois, tu m'apprends à m'apprendre. » Le sens du professionnalisme est si différent ici dans l'Iowa, un sens plus las, ouvrier. Ces gars y sont pour l'argent et parce qu'ils sont nés dedans. Mais ils aiment toujours combattre – ne vous méprenez pas. Les boxeurs peuvent être beaucoup de choses, mais les bons aiment boxer.

Virgil, agent de probation dans le Comté d'Alameda, était aussi conseiller de centre de redressement pour mineurs, et il a remarqué combien il était toujours plus difficile de contenir les enfants plus petits, plus nerveux et insaisissables que les grands enfants avec des muscles. Virgil n'était pas intéressé par les poids libres et les gros muscles, il était intéressé par la vitesse et la puissance et l'équilibre. La puissance, le Graal de la Boxe, vient de la vitesse, pas des muscles.

« dans la Boxe, la vitesse te jette – elle te rend si vulnérable que tu perds ta capacité à te battre. Tu dois rester penché pour générer de la vitesse, et j'entraîne André de l'intérieur. Il est puissant dans ses mouvements. Tu prends un gros gars plein de muscles ici, tu le fais travailler, et tous ces muscles vont aspirer l'oxygène dans son sang. Tu te bats pour l'empêcher de faire ce qu'il veut, et alors tu lui fouette le cul. » Virgil riait doucement.

« dans les derniers rounds, tu le laisses essayer et faire ce qu'il veut, mais maintenant tu sais ce qu'il est en train d'essayer et tu es frais et tu peux le détruire – parce qu'il t'a amené finalement où il voulait que tu sois, mais maintenant c'est mieux pour *toi.* »

L'entraînement d'André respirait d'un bout à l'autre cette philosophie. Au centre de réhabilitation de Castro Valley nous avons fait le programme d'Accélération, qui consistait à faire beaucoup de course en sprint sur un étroit tapis de course effrayant. La Boxe amateur marche en 4 rounds de 2 mn, donc c'est très rapide et explosif ; un round de 2 mn peut passer un battement de cœur. Le sprint développe cette endurance à court terme, et, plus important, un temps de récupération rapide, ce soulagement d'un manque d'oxygène entre les rounds. Ensuite nous avons fait un peu de lancer de medecine ball, pour le renforcement du buste et l'explosivité, et des exercices de stabilité des épaules

(…) Personne au monde n'est meilleur pour juger un homme qu'un vieil entraineur de Boxe expérimenté ; il peut juger profondément dans la chair d'un combattant rien qu'en l'observant bouger, en l'observant faire quelques trucs. Les vieux entraîneurs sont comme les entraîneurs de

chevaux de course dans leur évaluation de la chair, des dents et des os, avec l'avantage en plus d'avoir *été* le cheval, connaissant le cheval de l'intérieur.

Je me sentais vulnérable devant ces yeux attentifs. Mes faiblesses allaient être exposées aux yeux de tous. André s'était arrêté pour serrer des mains et des sourires et des conversations. Virgil allait le tirer bientôt d'ici vers le Texas, loin de toutes ces distractions.

Je regardais André faire du shadow et cela donnait une idée de ses capacités ; de temps à autre et encore, dans son déplacement relaxé, il y avait un jab qui était plus rapide que ce qu'on pouvait penser et plus propre qu'un billet de cent dollars tout neuf. Il était léger et gracieux, et ses mains coupaient l'air en douceur, sculptant avec crochets et uppercuts, sans effort. Son visage était lisse et ouvert et candide, et il paraissait jeune ; mais quand il parlait il avait l'air mur, imperturbable.

Je lui ai demandé s'il avait jamais été blessé sur le ring.

« Noon, pas vraiment », dit-il. « ça fait 2 ans que personne ne m'a touché avec un coup précis. Mon grand frère et moi on avait l'habitude de se faire la guerre durant les sparring, mais il a arrêté la Boxe pour quelques années à présent. Personne ne m'a jamais frappé aussi dur qu'il l'a fait. »

(…) André et Virgil étaient tous les deux vraiment des types *bien.* Vous saisissez presque immédiatement que ce n'est pas du pipeau, pas d'ego manifeste, juste de la confiance et de la compétence et un plan global pour la carrière d'André. Ils regardaient bien au-delà des J.O. André savait que son style marcherait bien chez les pros, avec des rounds plus nombreux et plus longs et moins de focus sur les points. Il savait combien la Boxe pouvait être sale ; il avait eu des amis qui étaient devenus pros avec les mauvais entraîneurs, jetés avec des combattants pros qui avaient 50 combats et avaient été violemment battus. André voulait être hors de la Boxe et riche à 30 ans – avec son cerveau intact. Il avait une femme et deux enfants, donc je lui demandais si sa femmes s'inquiétait pour lui, et il sourit. « Elle avait l'habitude de le faire, mais alors elle a commencé à me regarder combattre et elle voit que je ne prends pas beaucoup de coups et à présent elle ne s'inquiète plus. »

Après le sparring, André et moi restions là autour du ring, recouvert de sueur mais relâché dans la camaraderie décontractée des hommes qui viennent juste de se battre et peuvent être amicaux à nouveau. Nous avons parlé de la routine, et des dangers de l'ennui de l'entraînement, et j'ai dit quelque chose d'idiot et cliché comme « Tu dois rester affamé ».

André a ri. « Affamé ? Tu dois *mourir de faim,* mec. »

J'avais un jour de repos, alors je suis allé dîner avec Virgil, et nous sommes allés voir l'une de ses vieilles tantes à Oakland. Il s'intéressait un peu à moi comme combattant quand je lui ai raconté ce que je faisais.

« c'est juste de la bagarre, ce truc », disait-il de l'UFC, et il avait raison, jusqu'à un certain point. Le combat debout est souvent de la bagarre. Il me disait que si je passais un an à m'entraîner dans une salle de Boxe, je pourrais devenir un méchant, je pourrais être un méchant et gagner de l'argent

comme sparring partner, ce qui était très flatteur, même si peu attrayant. Vivre comme sac de frappe.

Virgil était un « bandit armé », chose dont il ne parlait pas beaucoup. Il avait combattu lors de matchs non autorisés parce qu'il y avait souvent plus d'argent. J'ai commencé à le harceler pour avoir des conseils. Je lui ai demandé à quelle école il appartenait, celle qui regarde les yeux de ton homme ou son corps. Virgil est de la dernière. « il ne va pas te frapper avec ses yeux », dit-il dans un gloussement. « sur le ring je peux te faire regarder ce que je veux que tu regardes. »

Il était très mécontent que je ne connaisse rien de mes adversaires : c'est juste idiot. Comment peux-tu te préparer à quelque chose que tu ne connais pas ? il me dit de faire une rapide évaluation de l'adversaire et de regarder l'entraîneur ennemi. Est-il calme ? Est-ce qu'il parle tout le temps à son combattant, le rendant nerveux ? Est-ce que l'entraîneur ne fait aucune confiance en son homme ?

« La vérité dans l'observation, c'est ce qui gagnera un combat », disait-il.

De retour dans l'Iowa (…)

Il y avait un petit peu de *Fight Club* quand on se baladait avec ces gars. Vous entriez dans un restaurant avec 4 ou 5 gars chauves et musclés avec des yeux noirs et des sourcils recouverts de cicatrices, et quelquefois les gens devenaient nerveux. Ces gars s'amusaient beaucoup, et ils faisaient ce qu'ils voulaient. Sam adorait me citer le film : « Quand tu commences à combattre, la quantité de tout le reste dans ta vie se voit rejeté. »

Les combattants ont beaucoup de périodes d'inactivité. Ils s'entraînent dur, mais ils doivent aussi pas mal se reposer pour récupérer, et vous ne pouvez pas vraiment vous entraîner plus de 6 ou 7 heures par jour. Boire vous tue, particulièrement quand vous essayez de vous mettre en forme de combat par pyramide, alors soit vous allez dans les bars buvez du jus d'orange et de l'eau, ce que faisaient Tony et Tim, soit vous restez à la maison. (…) C'est le fil du rasoir de la condition physique sur lequel vous marchez ; c'est ce qu'ils veulent dire par la « forme de combat ». Alors pendant leur période d'inactivité, les combattants sont souvent forcés à des loisirs plus propres comme regarder des films et surfer sur internet.

C'est un peu comique, tous ces combattants passant l'internet au peigne fin pour trouver des références d'eux-mêmes, et souvent des querellent commencent. Quelqu'un dira quelque chose dans une interview en ligne et quelqu'un d'autre répondra, et soudain tout le monde est enragé et s'injurie. C'est une nuance de commérage de collège. Personne n'est plus sensible aux insultes que les « gars durs ».

Je lui ai demandé pourquoi il se battait. J'ai demandé ça à beaucoup de gens – et c'est là où on commence à s'approcher du territoire dont les combattants ne parlent pas beaucoup. Nous sommes tous là pour des raisons différentes et pourtant il y a quelque chose que nous avons tous en commun, et je ne suis pas sûr de ce que c'est. Pour Brandon, ce n'est pas une histoire d'argent. « c'est une affaire de pouvoir (d'influence) », dit-il, et il retenait ce mot ; il y a une portée plus

profonde que je rate. Il continue un peu, c'est pour la ruée, et les drogués à l'adrénaline, et un amour de l'entraînement, mais je peux dire qu'il a l'impression qu'il a tout dit quand il a dit « pouvoir ». Il veut dire le respect. F. X. Toole a écrit dans *Rope Burns,* qui est devenu *Million dollar Baby,* que les fans pensent qu'il s'agit d'être dur, mais « l'art du combat est une affaire de gagner le respect ». A Brandon, le respect n'avait pas été donné – il devait le prendre.

Sam et moi sommes allés voir les combats dans le Wisconsin, et j'ai vu Brandon se battre dans un combat épique, avec de nombreux renversements, mais il gagna finalement par une guillotine vers la fin du 3e round. Il s'en alla à la fin de la soirée avec un visage comme s'il avait été frappé avec une batte de baseball et un trophée qui était plus grand que lui. Son visage et ses yeux étaient gonflés et tailladés comme une pièce de viande, sang et tissus apparents partout.

En regardant la foule réagir et se précipiter sur ses pieds, je vois que ce n'est pas seulement un combat ; c'est une célébration du courage. La foule vit par procuration au travers des combattants et adore même les perdants comme des « guerriers honorables ». la foule fait une sorte d'expérience cathartique à travers l'épreuve des combattants.

(…) Le jour suivant j'ai couru 8 fois à travers la colline, à mon étonnement. Un gros type sur une voiturette de golf me demanda pourquoi je faisais ça. J'ai un combat, lui répondis-je. Est-ce que vous êtres avec ces Ultimate Fighters ? demanda-t-il. En quelque sorte, j'ai dit, c'est le genre de combat que je fais.

C'est ce que je pensais, dit-il, je pourrais le dire aux tatouages et à votre expression du visage quand vous courrez.

(…) J'allais toujours à la salle. C'était un meurtre de devoir s'asseoir là le soir et de ne pas être capable de s'entraîner, de ne pas être capable de monter là et de frapper et d'être frappé. Tout le monde est d'accord que de venir à l'entraînement et ne pas être capable de s'entraîner, ce qu'on est supposé faire si on est blessé car au moins on peut apprendre par osmose, est la chose la pire dans le fait d'être blessé.

(…)

Il y a quelque chose qui empeste légèrement la folie dans cette approche de la violence, la préméditation d'un combat programmé. On regarde les jours et les heures rétrécir vers une garantie de violence, et ça vous fait quelque chose. Votre contrat avec la société devient légèrement plus ténu.

Ça me torturait, de regarder tous les autres s'entraîner et de savoir que je ne pouvais pas. Je pouvais me sentir glisser hors de la pleine santé (que je n'avais jamais vraiment atteinte), me demandant si je n'étais pas trop vieux et lent et faible.

(…) j'ai mis mon « costume de sauna », un survêtement jetable bon marché fabriqué en sorte de sac poubelle, et j'ai enfilé mon sweat shirt par-dessus et suis revenu à la salle. J'ai fait du vélo pendant 10 mn en suant fortement, et puis je suis allé dans la salle de combat et faire résonner ma musique et

faire du shadow pendant 3 rounds, me sentant un peu comme Rocky. Puis j'ai sauté à la corde pendant 3 rounds. Je n'avais pas vraiment envie de travailler comme ça un jour avant le combat, mais je devais savoir si je pouvais faire le poids.

Je me suis douché et me suis pesé à 83 Kg et j'ai ri de soulagement. J'avais fait un rêve dans lequel mon adversaire m'envoyait un coup de pied dans les couilles et cassait ma coquille. Je me rêvais les côtes déchiquetées et essayant toujours de combattre, avec mon bras gauche collé au corps, en protection.

(…)

Brandon m'a bandé, et m'a mis de la vaseline sur les sourcils, le nez, et à l'intérieur du nez, afin d'éviter les coupures. Protège dents, coquille, short de combat, mains enveloppées, et les mitaines de MMA. J'étais prêt à y aller.

J'ai commencé à m'échauffer et je me suis senti bien, libre et vif, mes coups semblaient précis, et alors j'ai envoyé le crochet du gauche et il a à peine élancé ma côte. J'allais être bien. Mes jambes étaient encore un peu chaudes, et je savais qu'elles n'étaient pas fraiches comme elles devaient l'être, mais ça allait le faire. De toute façon j'allais dominer ce gars de ma hauteur. Josh avait combattu au même poids, et le gars qu'il avait combattu faisait à peu près 5-6.

J'ai fait du shadow dur, frappé les pads un petit peu, et puis, comme on approchait, juste fait du rythme, balançant mes bras légèrement. Je me sentais bien. J'étais prêt mentalement pour démolir quelqu'un. Brandon faisait un excellent boulot comme homme de coin ; il a compris que mon état mental était fort et m'a laissé seul.

Puis on y était presque. J'ai vu la coulisse de mon adversaire, et j'ai pensé, *mec, il fait gros pour un 84 kg.* Je n'allais pas avoir de vrai avantage sur lui – il faisait probablement 6-1 ou 6-2. Oh, bon. Il n'y avait rien à faire à présent qu'aller là et voir ce qui arrive.

Je faisais les 100 pas, juste pour rester en mouvement, et fit à nouveau le point. Je n'étais pas frais à 100%, comme je m'étais déshydraté toute la journée, mais j'étais bien. J'avais bu de l'eau depuis 18h et finalement je pissais à nouveau. Les pensées « Pourquoi est-ce que je fais ça ? » étaient venues et parties. Voilà ce qu'on fait.

Ils annoncèrent le prochain combat à la sono : « Pesant 93 kg… » et je n'ai pas entendu la suite. Attendez une minute, ça ne peut pas être mon combat – quelqu'un a du me donner le mauvais ordre de combat. Mais alors j'ai entendu la fin de l'annonce « … son adversaire de Amherst, Massachusetts, Sam Sheridan, 85 kg. » Je pouvais à peine en croire mes oreilles. 93 kg !

Est-ce que vous vous foutez de moi ?

D'abord j'ai pensé à tous ces adorables repas que j'avais sautés les deux dernières semaines, à tous ces soirs à aller se coucher avec une boisson protéinée et mon estomac gargouillant. *Mec, j'aurais pu manger comme un roi ces deux dernières semaines et être bien.* J'ai renoncé à 9kg.

Mon esprit fit un flash back à la Thaïlande, et j'ai pensé, *Ils me l'ont refait. Les promoteurs m'ont encore baisé.* Je peux voir le visage en colère de Brandon, et il discute avec le promoteur, mais je combattrai n'importe qui à présent.

Puis je suis dans la cage et prend conscience de mon adversaire. Il est un peu plus petit que moi et n'est pas plein à craquer de muscles, ce qui est quelque chose. Il n'est pas trop nerveux, quoique ; il est calme et prêt à y aller, me rendant le regard sans animosité.

L'arbitre, Rich Franklin, un combattant que je reconnais de l'UFC, m'examine, me demande si j'ai une coquille, et puis c'est le moment d'y aller. Je sors et offre à mon adversaire un gant tendu et il cligne de l'œil, et nos gants se touchent (en signe de respect) et c'est parti.

Le premier échange est net ; nous échangeons des jabs durs et je pense que je le cogne un peu plus fort qu'il ne me cogne. Et puis c'est à l'intérieur du maelstrom tourbillonnant.

Je le poursuis et prends plein de coups durs à la tête pour ma peine, mais ils ne font pas mal du tout. Voilà le secret : c'est amusant. On ne sent aucune douleur, l'adrénaline s'occupe de ça – seulement on y va. Je me fais détruire, mais je mange aussi des coups (? I am also eating punches)

Je le frappe, il m'attrape. Nous nous agrippons deux fois et j'envoie quelques coups de genou et lui aussi, mais je sens à peine ses genoux. Quand mes genoux rentrent dans son estomac mou, je pense, *Va à terre, va à terre !* – comme le gars que j'avais combattu en Thaïlande était allé à terre.

Ce gars est dur, dur. Je lui balance un crochet et lui décolle un coup de pied au côté et il va vraiment à terre, et je fais un pas en avant pour essayer de le finir et il revient, et je réalise deux choses : il est plus dur que je voudrais qu'il soit, et je n'ai déjà plus de jus, dans le premier round. En seulement 3 minutes.

A la fin du round, je sais que je saigne du nez. Je reviens au coin et Brandon me parle, mais ça ne compte pas vraiment ; je respire trop fort, je suis déjà « gazé ». il me propose de l'eau mais je ne peux pas la prendre. Je me baisse pour l'écouter et il me dit de chercher l'ouverture avec mes poings (? punch my way in), et je ne suis pas assez vif, mes jambes sont parties et je suis déjà en mode survie – et la seule manière que je connaisse pour survivre c'est d'attaquer.

Le round démarre, et je pars à nouveau après lui. Il m'attrape avec quelques bons coups, et je suis étalé cette fois. Je vais en arrière et parviens à l'agripper en clinch, mais je perds mon protège-dents. Il me balance, bien que je ne me sente jamais en danger d'être KO.

J'essaye encore de l'atteindre. Je peux entendre mes propres grognements tandis que j'envoie mes genoux dans le clinch, et c'est comme s'ils venaient de quelqu'un d'autre.

Alors l'arbitre arrête le combat pour me regarder, et le EMT (technicien médical des services d'urgence) apparaît, et je peux les entendre parler devant moi comme si je n'étais pas là. Je ne sens rien. Si ils laissent le combat aller, je continuerai à combattre. Si ils l'arrêtent, j'arrêterai. Je sais que je saigne beaucoup, il y a du sang sur ma poitrine.

« Ses pupilles sont de taille différentes », dit le médecin, et cela fait la décision pour l'arbitre. Il annonce en agitant les bras la fin du combat. Je les entends annoncer mon nom et que je suis un

journaliste tandis que je quitte la cage, et c'est gênant : il n'est pas vraiment un combattant, mais voyez, il a essayé.

J'étais furieux de la différence de poids, bien que pas à cause du combat. Le combat était amusant. L'autre gars méritait de gagner. J'avais combattu stupidement et je n'avais pas esquivé ou échappé à un seul coup comme je m'étais entraîné à le faire. Au lieu de cela, j'étais allé droit sur lui, soit par rage soit par frustration je ne sais pas. Je pense que j'ai une tare fatale ; quand je suis frappé, je veux juste frapper en retour, sans rythme ni raison.

Je suis entré dans la salle de bains et me suis regardé, et ça m'a fait rire ; j'étais couvert de sang, comme un truc sortant d'un film d'horreur.

Alors que je ramassais mes affaires, le médecin local est venu et m'a examiné, et il m'a déclaré ok, et m'a dit de ne pas m'inquiéter pour les pupilles jusqu'au lendemain matin. Je n'avais pas besoin de points de sutures.

L'un des promoteurs est entré et m'a dit « c'était un super combat. Dès que tu veut combattre dans une des mes promotions, en amateur ou en professionnel, fais-le moi savoir », et j'ai regardé Brandon confus : venait-il de me proposer un combat pro ?

Il s'est avéré que j'étais un genre de favori de la foule, essentiellement pour avoir saigné partout et de tenir là à prendre ma punition. Les gens continuaient à me dire que c'était le combat de la soirée, des choses comme ça. Tandis que mon œil commençait à se tuméfier, je pensais, ouais, et bien, super. J'ai pourtant perdu.

(…)

C'était amusant. Tous ces coups, les côtes, tout. Enfin j'avais été dans une vraie bagarre, finalement. Et je n'avais pas été tué. Le combat avait été arrêté, je n'avais pas été mis KO. Qui sait ce qui aurait pu arriver si nous avions été sur une île déserte ? j'aurais pu lui survivre à la fin, toutes ces Collines auraient pu porter leur fruit.

Roulant vers la maison, à travers un Chicago étuvé, Tony a appelé pour voir comment j'allais. Je lui ai demandé comment il allait, comme il avait perdu à la décision à Hawaï face à Matt Lindland ce même soir, et nous nous sommes plaints. Il allait bien.

« ça craint de perdre » ai-je dit.

« ouais », il a répondu, « mais il y a beaucoup plus dans ça, à faire ce que nous faisons, que le combat seulement. Si le combat était tout ce qu'il y avait de ça, alors ça ne vaudrait pas le coup ».

Je pensais à ce dont Brandon et moi avions parlé longuement sur la route du retour depuis Cincinnati, le sens du *pouvoir (influence).* Ce n'est pas vraiment une histoire d'admiration de la part des autres ; c'est une affaire de respect personnel. Nous avons une horreur innée de la peur, et nous grimpons dans la cage pour nous prouver qu'il n'y a rien d'effrayant. Même cette situation extrême, ce match mortel dans une cage devant des fans hurlants, n'a rien d'effrayant.